

KHADRA Yasmina, *les Sirènes de Bagdad*

Le choc des civilisations

Faouzia BENDJELID⁽¹⁾⁽²⁾

Khadra Yasmina est le pseudonyme de l'écrivain algérien Mohammed Moulessebou, né le 10 janvier 1955 à Kenadsa dans la wilaya de Bechar. Son père, un officier de l'ALN blessé en 1958, veut faire de lui un soldat en l'envoyant dès l'âge de neuf ans dans un lycée militaire, où il fait toutes ses études avant de servir comme officier dans l'armée algérienne pendant 36 ans. Durant la période sombre de la guerre civile algérienne dans les années 1990, il est l'un des principaux responsables de la lutte contre l' AIS puis le GIA, en particulier dans l'Oranie. Il est actuellement directeur du centre Culturel Algérien à Paris. Ses œuvres ont été traduites dans plus de 41 pays.

*Les sirènes de Bagdad*¹ est un roman qui se situe au cœur de l'actualité en Irak. Il se présente comme un témoignage sur l'Histoire contemporaine tragique d'un pays envahi par les Américains, un pays livré aux horreurs du terrorisme, un pays dont les médias du monde entier nous abreuvent quotidiennement d'images insoutenables de massacres, de destructions, de déflagrations. Inscrite dans l'historicité, la fiction n'offre pas un descriptif détaillé et pointilleux des actes terroristes qui secouent chaque jour l'Irak. Mais la guerre est là, elle occupe le devant de la scène avec son lot quotidien de victimes, de bavures, de liquidations collectives de la population civile irakienne par les GI. Le récit sert, de façon ostentatoire, de support au déploiement

⁽¹⁾ Université d'Oran, 31000, Oran, Algérie

⁽²⁾ Centre de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle, 31000, Oran, Algérie.

¹ Compte rendu très succinct a été publié dans la revue *Présence Francophone, Actualité de Rachid Boudjedra* Revue internationale de langue et littérature, n°68, 2007.....

d'un discours et d'un contre discours sur l'invasion américaine et par moment sur l'ancien régime dictatorial du Raïs. Sur l'occupation de l'Irak par les Américains, les avis sont partagés, divisés à travers des voix multiples, celles de personnages vivant au cœur d'un drame humain désorientant car d'une rare violence barbare. Beaucoup concluent au « choc des civilisations » entre l'Occident et l'Orient, un Occident « riche » mais pseudo moderne, et un Orient « pauvre » (p.166) mais pseudo sauvage : « Dans nos rues, se livre le plus grand duel de tous les temps, le choc des titans : Babylone contre Disney Land, la Tour de Babel contre l'Empire State Building, les jardins suspendus contre le Golden Gate Bridge, Schérazade contre Ma Baker, Sindbad contre terminator... » (p.196)

La seule voix qui reste à l'Orient, pour certains locuteurs, en l'absence de dialogue, pour imposer le respect, est celui de l'usage de la violence face à un Occident belliqueux et agresseur :

« Il fut un temps où il s'amusait à définir le monde comme bon lui semblait. Il appelait un autochtone indigène, et un homme libre sauvage, et il faisait et défaisait les mythologies selon son bon plaisir, ramenant nos chantres à ras de folklore forain et élevant ses charlatans au rang de divinités ; aujourd'hui, les peuples offensés ont recouvré l'usage de la parole. Ils ont leur mot à dire. C'est exactement ce que disent nos canons. » (p.306)

D'autres voix appellent à l'instauration du dialogue, au rapprochement, à la proximité, à la communication, à la tolérance et à la cohabitation entre les civilisations humaines. C'est l'effort que doit fournir l'Occident tout particulièrement pour découvrir d'autres richesses humaines à travers leurs patrimoines culturels ; nous citons un artiste musicien dont une composition musicale a pour titre, « *les Sirènes de Bagdad* » :

« Ne serait-ce que l'espace d'un prélude, accéder à la voix de Sabbah Fakhri, ou de Wadi Es-Safi, au souffle éternel d'Abdelwaheb, à l'appel langoureux d'Ismahene, à l'octave supérieure d'Oum Kalsoum ; s'il pouvait communier avec notre univers, je crois qu'il renoncerait à sa technologie de pointe, à ses

satellites et à ses armada pour nous suivre jusqu'au bout de notre art. » (p. 84)

Au plan de l'histoire, le roman est écrit dans la linéarité et la chronologie des événements. C'est la transparence toute réaliste qui permet au lecteur de suivre le trajet sans ambages du héros, personnage anonyme. Les faits s'articulent autour de deux espaces géographiques : l'espace rural, Kafr Karam et celui de la cité, Bagdad. C'est cet itinéraire que poursuit le héros, originaire de ce village, étudiant à l'université de la capitale, pour réaliser ses différentes quêtes ; c'est ainsi qu'il se présente :

« Je suis un bédouin, né à Kafr Karam, un village perdu au large du désert irakien (...). J'avais rejoint l'université de Bagdad quelques mois avant l'occupation américaine (...). Mon statut d'étudiant avait rendu à mon père sa fierté. Lui, l'analphabète, le vieux puisatier loqueteux, père d'un médecin (sa fille Farah) et d'un futur docteur ès lettres (...). Je voulais réussir pour lui, le voir confiant, lire dans ses yeux ravagés par la poussière (...) : le bonheur de récolter ce qu'il avait semé. » (pp. 8 - 26)

Sa quête de la réussite universitaire est malencontreusement interrompue par le surgissement de la guerre et donc la présence américaine en Irak. Kafr Karam, cette bourgade, vit au rythme de sa quotidienneté et de ses valeurs ancestrales indétronables, ordonnées selon un mode de vie communautaire immémorial ; bourgade, village, agglomération de la générosité, de la solidarité et du partage dont la population, généralement pauvre, y puise toute son entité, sa substance et sa fierté : « Moi, je suis né dans la misère et la misère m'a élevé dans le partage. Toute souffrance qui se confiait à la mienne, devenait mienne » (p.111).

Cet équilibre social est rompu par l'agression américaine qui prend de l'extension. Kafr Karem subit deux bavures, tardivement reconnues par les GI américains : un malade mental, en fuite, est assassiné de sang-froid, sous les regards de son père, et un missile est lancé, en pleine nuit, sur les festivités d'un mariage. Ce sont deux faits extrêmes auxquels il faut associer la répression aveugle

qui s'abat sur des populations bédouines sans défense, sur une localité paisible, désertique, cloisonnée se situant bien loin et en dehors de la fureur des violences qui secouent la capitale. C'est, en fait, l'agression américaine et celle de ses alliés qui gagne en extension. La population est malmenée et brutalisée, elle est atteinte dans les valeurs morales sur lesquelles se tisse et se construit l'édifice des relations humaines à l'intérieur de la famille et du groupe social. Ainsi, le héros est mortellement choqué et atteint dans son sens de la dignité et de l'honneur car témoin d'une autre bavure : sa famille est exposée à des sévices et des brutalités sous ses propres yeux sans qu'il puisse réagir ; leur nudité, l'agression des corps exposés à son regard blessé lui sont insupportables ; une déchéance que sa morale de Bédouin ne saurait jamais admettre ni pardonner :

« Une escouade de GI venait de déflorer mon intégrité (...) Reste couché ! Bouge pas ou je t'explose (...) Mes sœurs (...) à moitié dévêtues, blafardes. L'aînée, Aïcha, (...) tremblait comme une feuille et ne se rendait pas compte que ses seins nus débordaient de son corsage. A sa droite sa cadette, Affaf vacillait, les doigts agrippés à son chemisier (...). Bahia tenait bon (...), elle bravait en silence le fusil braqué sur elle ; un filament de sang s'égouttait sur sa nuque ... » (pp. 114-115-116)

C'est l'agression contre l'intégrité physique de son père, personnage handicapé, fragilisé, que le personnage narrateur supporte le moins ; c'est le viol de cette intimité du corps qui est assassine car inadmissible par le code moral, social et humain des Bédouins ; à cela s'ajoute la nudité insupportablement humiliante d'une autre intimité : celle de l'indigence et de la pauvreté de son père :

« Elle (la mère) se releva et se porta aussitôt au secours de son invalide de mari. (...) Je ne l'avais jamais vu dans un état pareil. Avec son slip défraîchi qui lui arrivait aux genoux et son tricot de peau usé jusqu'à la trame (...). Il était la misère en marche (...)-laissez-moi me rhabiller- gémissait-il. - Y a mes enfants- Ce n'est pas bien ce que vous faites. (...) Et je vis, tandis que l'honneur de

la famille se répandait par terre, je vis ce qu'il me fallait surtout pas voir, ce qu'un fils digne, respectable, ce qu'un Bédouin authentique ne doit jamais voir, cette chose ramollie, repoussante, avilissante ; ce territoire interdit, tu, sacrilège, le pénis de mon père rouler sur le côté, les testicules par-dessus le cul... » (p.116-117)

Il conclut à l'incompréhension de l'Occident, à son mépris et à son refus d'autres conventions morales, d'autres codes civilisationnels, d'autres normes comportementales ; le style se déploie dans l'accumulation ou la concision des groupes nominaux montrant cette descente aux enfers douloureuse du narrateur :

« Un Occidental ne peut pas comprendre, ne peut pas soupçonner l'étendue du désastre. Pour moi, voir le sexe de mon géniteur, c'était ramener mon existence entière, mes valeurs et mes scrupules, ma fierté et ma singularité à une grossière fulgurance pornographique -les portes de l'enfer m'auraient été moins inclementes ! ...J'étais fini. Tout était fini. Irrécupérable. Irréversible. Je venais d'étreindre le bât de l'infamie, de basculer dans un monde parallèle d'où je ne remonterais jamais » (p.117)

Si la résistance s'organise dans les rangs des jeunes à Kafr Karam, « tous les jours de jeunes garçons se volatilisent (p.114), le héros est plus préoccupé par l'idée de vengeance toute personnelle et indéniablement solitaire : laver un « affront » qui ne peut se réparer et disparaître que dans l'effusion de sang telle que le prescrit la tradition immémoriale des Bédouins. Les segments de cette quête traversent tout le roman par leur récurrence obsessionnelle ; c'est un discours tout intérieur ou narrativisé qui agite le personnage, qu'il ne confie à aucun autre ; il devient quasi autiste, impénétrable, sans parole, mais revendiquant la vengeance comme « une règle constante et inflexible qui survivait aux âges et aux générations » (p.219). Nous relevons quelques segments de cette récurrence :

-« J'étais un bédouin et aucun bédouin ne peut composer avec une offense sans que le sang soit versé » (p. 21)

- « J'étais condamné à laver l'affront dans le sang... » (p.118)

- « Les bédouins (...) ne badinaient pas avec le sens de l'honneur. L'offense se devait d'être lavée dans le sang (...); c'était à moi qu'échait la tâche suprême de venger l'outrage subi, quitte à laisser ma peau. La dignité ne se négocie pas » (pp.150-151)

- « J'étais dans mon devoir de laver l'affront, mon devoir sacré et mon droit absolu. » (p.180)

Le texte nous livre ces segments ponctuellement car le personnage martèle le même discours comme pour lutter contre l'oubli ne serait-ce qu'un seul instant ; de ce fait, il reste insensible à tout autre « chant de sirène » ; les pires violences de Bagdad « qui se décomposait » (p.163) ne l'émeuvent pas, ne font pas fléchir sa volonté. Il reste même insensible aux discours politiques et idéologiques qui opposent et agitent les personnages de la fiction et dont il n'assimile aucun car n'écoulant que sa voix intérieure qui réclame son droit à la vengeance.

Notons que c'est la répétition acharnée des paroles de la vengeance qui génère le texte permettant au personnage d'évoluer dans l'espace fictionnel, de faire avancer les événements par la réalisation des objets quêtés. Revanchard et frondeur, il se rend alors à Bagdad. C'est un vrai parcours du combattant qui l'attend : il se lance sur les routes et les trajets non sécurisés, l'espace dévasté, les effets de la guerre se font cruellement sentir socialement et économiquement ; sa sœur Farah, médecin, rebelle aux traditions tribales, ne peut l'accueillir chez elle ; elle vit en concubinage ; cette atteinte supplémentaire aux mœurs et aux valeurs identitaires de la communauté l'achève et avive son désir de revanche : « Elle n'était qu'une succube, une putain ; elle n'avait plus de place dans ma vie. Dans la tradition ancestrale, lorsqu'un proche dévoyait, il était systématiquement banni de notre communauté. Quand c'était une fille qui fautait, le rejet n'en était que plus expéditif » (p.159).

A Bagdad, il vit donc complètement démuni ou en SDF dans une ville dévastée, ravagée par la guerre et les actes de violence au quotidien : « Deux semaines... ça faisait deux semaines que j'errais parmi les décombres, sans le sous et sans repères. » (p.167)

La rencontre miraculeuse avec Omar, d'un ami du village, Omar le Caporal, le « ressuscite » et le sauve de la « clochardisation » (p.175. Il est un actant adjuvant ; il l'héberge momentanément : « Ce fut comme si une oasis émergeait (...). Je ne crois avoir connu une telle délivrance (...). L'homme qui me souriait, me ramenait sur terre, me ressuscitait. Il devenait (...) mon unique salut » (p.169).

Le second adjuvant est Sayed ; c'est Omar qui fait le contact et organise la rencontre. Sayed est un marchand aisé qui est solidement implanté dans le circuit commercial de l'électroménager mais dont l'arrière-boutique sert à fabriquer des engins explosifs. Il est le chef d'un groupe de plusieurs terroristes. Il accepte d'héberger le personnage et même de lui donner du travail. Il devient la proie mûre et la cible toute indiquée pour recevoir un discours d'incitation à la haine, à la rébellion, à la violence dont les arguments s'appuient habilement sur l'expérience de l'outrage et des humiliations dont a été victime sa famille sous ses propres yeux. C'est la voix de Yacine qui s'exprime dont les traces de l'énonciation prennent la marque du pluriel (nous, tous, moi et les autres) en guise de solidarité ; il parle de « sacrilège » donc de profanation des valeurs bédouines sacralisées par l'usage communautaire et qui sont complètement en contradiction avec à celles des GI :

« Nous tous, ici, moi et les autres (...) savons parfaitement ce que cet outrage signifie...Pas le GI. Il ne peut pas mesurer l'ampleur du sacrilège. Il ne sait même pas ce que c'est, un sacrilège. Dans son monde à lui, on expédie les parents dans des asiles de vieillards et on les y oublie (...) On traite sa mère de vieille peau et son géniteur de connard... » (p.193)

Il lui rappelle les faits dans leur crudité et leur véracité introduisant ses propos par un verbe de certitude marquant le choc des cultures dont il est partisan : « Moi, je sais ce que c'est que de voir son père vénéré, jeté à terre, les couilles en l'air, par une brute dit-il ». (p. 193) Sayed est également l'instance d'énonciation d'un long discours (presque trois pages) d'incitation à la révolte

participant de ce fait à l'endoctrinement du personnage. Il accable les Occidentaux en insistant sur l'absence de sens moral dans leurs relations avec les autres et leur mépris du sens moral : « La pudeur, c'est quelque chose qu'ils ont perdu de vue depuis des lustres. L'honneur ? Ils ont falsifié ses codes. Ce ne sont que des avortons forcenés, qui renversent les valeurs ... » (p. 195)

L'instruction idéologique du personnage prend d'autres formes ; elle est renforcée et amplifiée par la vision de DVD, « la filmographie de l'humiliation et des bavures qui avaient tendance à se banaliser » (p.219). Espérant une plus grande maturité idéologique et une fanatisation en profondeur, Sayed lui donne des DVD à visionner : ils passent en revue tous les actes de guerre menés par les américains à travers une agression qui ne connaît pas les limites de la raison à travers la liquidation systématique des personnes et sans discernement ; les bavures sont devenues monnaie courante « Pour m'aider à occuper mes nuits, il (Sayed) m'apporta des DVD (...) Bagdad, Bassorah, Mossoul, Safwan (...), le siège de Falloudja, les « ratonnades » (...), l'exécution sommaire pratiquée par un GI sur un civil, le tir nocturne et sans sommation(...) d'un hélicoptère américain sur des paysans... » (p.219)

Ce travail idéologique sur le personnage opère très vite : il en est réceptif même si cela n'ajoute point à la puissance de sa révolte qui est irréversible et intenable : « Je n'étais pas dupe ; j'estimais que j'avais mon overdose de haine et j'estimais qu'il ne fallait pas en rajouter » (p.219)

Le récit insiste sur l'impatience du personnage narrateur à passer à l'action terroriste ; les segments narratifs sont redondants ; notons un exemple :

- « Un jour, à bout, je demandais à Sayed ce qu'il attendait pour m'envoyer au feu. » (p.204)
- « Je suis allé voir Sayed pour lui faire part de mon souhait d'en finir. Je me portais volontaire pour un attentat-suicide, c'était le plus probant des raccourcis, le plus payant aussi » (p. 258).

Le héros finit par être injecté dans l'action terroriste par Sayed. Pour atteindre ce moment de sa quête, la narration ménage toute une attente, un suspense très prenant pour le lecteur à travers la prolifération des événements et des discours idéologiques les plus contradictoires. Enfin, Sayed finit par lui « confier une mission de la plus haute importance » ; mais le héros ne perd pas de vue que la violence subversive, pour lui, n'est qu'un règlement de compte exigé par ses valeurs ancestrales bédouines ; il s'agit d'étancher sa soif de la vengeance personnelle qui reste au-dessus de tous les calculs politiques, les débats et diatribes idéologiques ; c'est de droit : « Depuis cette nuit où les soldats américains ont débarqué dans notre maison, renversant l'ordre des choses et des valeurs ancestrales, j'attends !... J'attends le moment de recouvrer mon amour propre sans lequel on n'est que souillure » (p.270).

On lui annonce, on lui décrit sa mission écrite en italique dans le texte. Il répète, dans un état d'euphorie et d'exaltation, les termes de cette action dans un rapport de comparaison avec « le 11 septembre », et ce pour mieux minimiser l'efficacité meurtrière de ce dernier et affubler sa mission d'une efficacité emphatique : « La plus importante mission révolutionnaire jamais entreprise depuis que l'homme a appris à redresser l'échine ! (...) quelque chose qui ramènera le 11 septembre à un chahut de récré. » (p.242)

A partir du chapitre 20, l'action s'accélère ; le projet terroriste se met en place et en action rapidement. Le héros devient porteur d'un virus mortel que lui inocule le Dr. Ghany dans sa clinique avec la complicité du réseau terroriste de Sayed. Il doit transporter ce virus en Grande Bretagne et veiller à sa propagation dans tous les lieux publics. Il s'agit de créer une véritable « apocalypse », la mort à grande échelle, une extermination rapide de la population ; il en reçoit les consignes :

« Tu pars demain à Londres (...). À partir de cet instant, la contagion est opérationnelle. Il ne te restera plus qu'à aller, dans les métros, les gares, les stades et les grandes surfaces pour contaminer un maximum de gens. Surtout les gares

pour étendre le fléau aux autres régions du royaume... » (p 316)

Finalement, le dénouement de l'histoire est euphorique : sous l'effet du discours de dissuasion du Dr. Jalal, intellectuel éclairé et idéologue révisionniste, dont il fait la connaissance à l'hôtel, à Beyrouth, le héros recule, n'embarque pas pour Londres. Il prend conscience de la gravité de son action terroriste. Nous reprenons les propos dissuasifs du Dr Jalal :

« Et si ce raté de Ghany avait réussi ? Tu te rends compte de l'étendue du désastre ? S'agit pas d'attentats, de petites bombes par-ci, de petits crashes par-là ; il s'agit de fléau, d'apocalypse. Les morts vont se compter par centaines de milliers, par millions. S'il est question effectivement d'un virus, révolutionnaire, mutant, qui va le stopper ? Avec quoi, et comment ? C'est totalement irrecevable. » (p.324)

Ce discours vaut au Dr. Jalal la mort car il est assassiné de sang-froid par le personnage mais ce même geste sauve l'humanité de l'extermination. Les *sirènes de Bagdad*, cet être mythique, émoniaque qui appelle voracement à la mort, est mis en échec par le triomphe de la raison humaine.